

La Jeunesse d'Auguste Dorchain Elève au Lycée Corneille, à Rouen, et Etudiant en Droit, à Paris.

Numéro d'inventaire : 1978.06342

Auteur(s) : Léon Coutil

Type de document : imprimé divers

Imprimeur : Wolf

Date de création : 1930

Description : Couverture papier fort. Taches et traces de pliures.

Mesures : hauteur : 216 mm ; largeur : 138 mm

Notes : Extrait de "Notre Vieux Lycée, 2e trimestre 1930.

Mots-clés : Récits d'enfance

Filière : Post-élémentaire

Niveau : Post-élémentaire

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 12

ill. en coul.

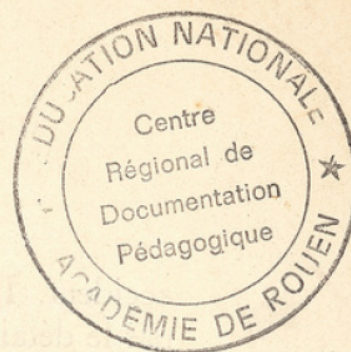
La Jeunesse
d'Auguste DORCHAIN

Élève au Lycée Corneille, à Rouen

et Étudiant en Droit, à Paris



Extrait de *Notre Vieux Lycée*, 2^e trimestre 1930.



La Jeunesse d'Auguste Dorchain

Élève au Lycée Corneille, à Rouen
et Étudiant en Droit, à Paris

Lorsque, en 1920, le poète Auguste Dorchain fut reçu à l'Académie de Rouen, nous communiquâmes à notre collègue, Henri Paulme, alors président, quelques souvenirs sur notre excellent camarade du Lycée Corneille. Bien que cinquante ans fussent passés, nous les avons encore présents à notre mémoire, à laquelle nous faisons encore appel aujourd'hui, avec autant de fidélité que d'émotion.

C'est en octobre 1866 que nous sommes entrés, Dorchain et moi, au petit collège de Joyeuse, dans la classe de huitième, où nous nous liâmes avec trois bons camarades, le futur docteur Lerefait, l'Algérien Boitel, devenu officier d'artillerie, et Emile Lainé, d'Elbeuf, où il devait se faire connaître comme grand marchand de draps.

Le père de Dorchain, originaire de Cambrai, où il était fabricant de draps, était venu se fixer à Elbeuf deux mois après la naissance de son fils, né à Cambrai, le 19 mars 1857. Quelques années plus tard, M. Dorchain père mourut, lui aussi, des suites d'un terrible

— 2 —

accident. Il n'est sans doute pas opportun d'évoquer, par le détail, les premières années du jeune Cambraisien, devenu Elbeuvien par adoption. Nous rappellerons seulement que notre petit groupe de cinq s'augmenta, en sixième, de Nebout, qui devint professeur agrégé de lettres, et de de Beauchesne, que nous avons retrouvé, il y a quelques années, trésorier à l'Institut : ce dernier personnifiait, pour nous, la vieille aristocratie, en même temps que l'arbitre des élégances et le plus délicat des esthètes.

Survint la guerre de 1870; le Lycée fut fermé pendant six mois. Nous étions alors en quatrième. Puis, le Lycée fut éprouvé par une épidémie qui nous enleva neuf de nos camarades. A la suite de cet événement, nous avions perdu, pour la plupart, le goût des jeux; et déjà, dans notre petit groupe, alors que nous étions en troisième, la conversation ne roulait ordinairement, au cours de nos récréations, que sur la littérature. Nous prenions plaisir à écouter Nebout nous réciter quelques passages des *Orientales* ou des *Rayons et des Ombres*, de Victor Hugo. Peu avant les vacances, Dorchain se procura l'*Anthologie des Poètes Français*, récemment éditée par Lemerre. Avec quel feu, il nous lisait les sonnets de Coppée, les vers si harmonieux de Sully-Prudhomme, les pièces si délicates de Theuriot et de Jean Aicard, et aussi les prestigieuses strophes romantiques de Théophile Gautier ! Notre camarade Nebout, lui, préférait Leconte de Lisle, Théodore de Banville, de La Prade, J. Soulayr.

Or, de ces lectures captivantes, comme il arrive souvent chez les jeunes lycéens, naquirent en quelques-uns de nous le goût de composer des vers et le désir d'être

— 3 —

poètes (c'était d'ailleurs le temps où l'on faisait des vers latins). Il va sans dire que les essais de Dorchain, déjà tout à fait extraordinaires par l'exactitude de la forme et la délicatesse des sentiments, étaient les meilleurs. Il s'enhardit à adresser quelques-uns de ses poèmes à F. Coppée, puis à Sully-Prudhomme; ceux-ci, étonnés par le talent de leur jeune correspondant, ne le détournèrent pas de la voie où il s'engageait, et les encouragements de ses aînés lui donnèrent l'idée de fonder une revue intitulée : *La Ligue des Poètes*, dont deux exemplaires furent calligraphiés par Nebout, qui s'ingénia à pasticher les caractères elzéviriens de Lemerre; cette revue comportait aussi des dessins, dus à de Beauchesne, à Lainé, ainsi qu'à l'auteur de ces lignes; nos deux premiers essais de gravure à l'eau forte y figurent; c'est ainsi que la *Ligue des Poètes* présenta, avec notre signature : L. C., un frontispice composé d'une harpe et d'une lyre formée d'une écaille de tortue, surmontées d'une couronne de lauriers; elle publia aussi un portrait de Victor Hugo, que nous avons signé et daté de 1874, portrait que notre ami Dorchain offrit, par la suite, au musée Victor Hugo.

La *Ligue des Poètes* s'ornait, en outre, de beaux fleurons, de fins culs-de-lampe et d'un superbe encadrement rouge.

Dorchain conservait précieusement le second exemplaire de cette revue, exécuté par l'infatigable P. Nebout; c'était le seul qui restât; le poète le montrait parfois, en évoquant un monde de souvenirs, aux amis de Normandie qui venaient le voir à Paris.

La revue de Dorchain eut son plein épanouissement en seconde, car nous avions, à ce moment-là, comme